

LES PIANOS ONT-ILS DES JAMBES ?

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 d'Ouest-Aven : « Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs. »

Tanguy le Troadec haussa les sourcils en parcourant cette information. C'était absurde et inintéressant au possible, une véritable insulte à l'intelligence et au bon sens quand on y pensait. Quel responsable un tant soit peu sensé du journal Ouest-Aven avait-il donc estimé qu'une telle incongruité pourrait intéresser ses lecteurs, quel estimable localier avait-il pu perdre un temps précieux à enquêter, puis à rédiger cet article sans queue, ni tête ?

Vaguement embarrassé, il se morigéna intérieurement. Qui était-il pour juger la manière de travailler de ses confrères ? Et son propre journal n'était-il pas, par ailleurs, coutumier de la parution de telles informations ? N'avait-il pas publié dernièrement un cahier spécial sur les phénomènes mystico-religieux au départ d'un soi-disant miracle survenu dans un village perdu des Pouilles où d'après une source bien informée, un moine défroqué en l'occurrence, une statuette de la Vierge versait des larmes de sang lorsque le temps passait à l'orage ? N'avait-il pas consacré, pendant la torpeur aoûtienne, plusieurs pages illustrées de clichés surannés, à la résurgence des sabbats en pays périgourdin ou à l'insaisissable panthère des neiges qui se faisait les griffes sur les portes des granges ardennaises.

Et il n'était pas le seul organe de presse à accorder une aussi grande importance à de telles niaiseries. Privilégier le buzz, le dérisoire le futile au détriment du sérieux et du bien documenté semblait à l'heure actuelle être le mot d'ordre de toutes les rédactions tant audiovisuelles qu'écrites.

D'un geste dédaigneux mais qui n'était qu'un pitoyable aveu de faiblesse, il balança la feuille sur le bureau directorial après l'avoir lissée soigneusement et s'interrogea sur son avenir professionnel. Pourquoi donc le directeur de publication l'avait-il convoqué de si bon matin ? Allait-il enfin lui confier une enquête sérieuse, celle qui le ferait reconnaître et peut-être estimer par ses collègues ou allait-il, ce qui était l'hypothèse la plus vraisemblable, lui annoncer qu'il comptait dorénavant se passer de ses services ? Les temps étant durs pour la presse en général, et pour la plupart des quotidiens en particulier, la seule possibilité de survie était qu'ils accordent de plus en plus d'importance à la publicité ou qu'ils pratiquent des coupes sombres dans les rangs du personnel.

« Qu'est-ce que ce type peut être laid ! » se dit Tanguy après quelques secondes de vaine attente. Comme toujours il était vaguement mal à l'aise lorsqu'il regardait le crâne aux cheveux coupés très court de Constantini. Gros, pour ne pas dire informe, ce dernier arborait un profil curieux. Tout dans son visage, depuis le menton fuyant jusqu'au front incliné, convergeait vers un point bulbeux : le nez. Il avait plusieurs grains de beauté dans le cou qui devaient représenter autant d'obstacles quand il se rasait et ses pommettes étaient légèrement couperosées.

Fraîchement diplômé d'une école de journalisme en province, Tanguy se devait de ménager la susceptibilité du poussah. Il faisait ses premières armes dans « L'Eventail de l'actu », une revue sur papier glacé et à diffusion limitée, appelée d'après de confidentiels sondages à connaître prochainement un essor fulgurant, mais qui pour le moment, se maintenait péniblement au-dessus du seuil de rentabilité et il ne tenait pas à se faire virer pour une remarque désobligeante. Qu'ils étaient donc loin ses rêves de gamin en culotte courte qui se voyait participer un jour à l'exaltante aventure du Monde ou de Libération.

Se sachant observé, Constantini repoussa sur le côté les documents qu'il faisait semblant de parcourir.

– Vous êtes Breton, le Troadec ?

Tanguy qui se demandait quel piège pouvait se dissimuler derrière cette question en apparence anodine prit son temps pour répondre. Le directeur de publication avait en effet une réputation épouvantable. D'après la plupart des collègues de Tanguy, surtout féminines, c'était un mufler, un personnage peu avenant qu'il valait mieux ne pas prendre à rebrousse-poil.

– Et bien ! s'impatienta l'obèse. Je n'ai pas que cela à faire, MOI...

- Je ne suis pas Breton, monsieur, plus exactement je ne suis pas natif de Bretagne. Je suis né en effet à Paris et ma mère est d'origine...

- Que voulez-vous que ça me fasse que votre mère soit ceci ou cela, explosa

Constantini. Exprimez-vous clairement que diable ! Vous êtes journaliste, enfin c'est ce que vous prétendez être, et non un de ces foutus coupeurs de cheveux en quatre de politiciens...

Bon, cela étant dit ne perdons pas notre temps. Pour moi, avec le nom que vous avez, vous êtes breton ou au moins breton d'origine. Donc je suppose que vous avez toujours des parents sur place qui devraient être heureux de vous fournir quelques informations sur ce piano baladeur... J'ai bien remarqué votre mine sceptique et vos moues de dédain lorsque vous parcouriez cet article. Sachez que je partage en partie votre façon de penser, mais ce n'est

certainement pas mon scepticisme naturel qui m'empêchera de vous envoyer sur le terrain... En sortant du bureau, Tanguy, le moral dans les chevilles, alla se poster à la fenêtre en ruminant sur le malheur d'être Breton. Se rendre dans le pays de ses ancêtres même pour une courte période ne l'intéressait pas, il s'était creusé un très joli petit trou bien confortable à Paris et il ne se voyait pas courir en province alors qu'il venait de faire la connaissance de la jeune et pétillante Marlyse.

Il pleuvait à verse, ce qui ne contribua pas à embellir son humeur. L'eau crépitait sur les trottoirs avant de s'écouler à torrents vers les grilles d'égout et un passant en short courait comme si sa vie en dépendait. Si chaque goutte de pluie avait été une bombe, cet homme n'aurait eu aucune chance de survie. Il reconnut un des photographes de l'agence qui les fournissait en photos volés et en clichés graveleux et n'eut pas une once de pitié pour ce chacal.

Les rayons du soleil lui firent presque mal lorsqu'il sortit de la gare de Plogoff. Il retint une chambre pour deux jours, puis se dirigea à pas pressés vers le centre de la ville en fredonnant un vieil air à la mode du temps de sa grand-mère. Les bruits de la rue, les collégiens qui passaient à vélo, un couple assez jeune qui semblaient se disputer, un groupe d'ouvriers municipaux qui sortaient d'une camionnette en devisant, tout cela retint un instant son attention. Puis il se secoua, il n'était pas là pour baguenauder, nez au vent.

Non sans mal, il finit par dénicher les locaux d'Ouest-Aven dans un bâtiment sans charme rue Jean Charcot.

- Je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce que j'ai écrit dans mon papier. Un piano abandonné sur la lande arrivé là on ne sait par quel miracle, un vieux monsieur qui le découvre un beau matin en promenant son chien et puis des questions, beaucoup de questions et toujours pas de réponse... Ce n'est pas grand-chose mais je ne vois pas bien ce que je pourrais ajouter d'autre...

Philippe Legentil était assis à une table à la surface maculée de ronds de café près d'une fenêtre qui donnait sur l'obscurité d'une cour intérieure et fixait le fond désespérément vide de sa tasse comme s'il espérait y trouver des réponses à ces possibles interrogations. Ses cheveux commençaient à s'éclaircir et l'ovale de sa bedaine se devinait par l'entrebâillement des derniers boutons de la chemise.

- Il y a bien eu une enquête, je suppose, observa Tanguy.

- Plogoff, ce n'est pas Paris ou Marseille, monsieur le Parisien. Pas de règlements de compte à la Kalachnikov ou de tueurs en série chez nous. Un peu de drogue à la sortie des

écoles, des bagarres entre gars éméchés le samedi soir, des bris de clôtures dans des résidences secondaires en basse saison et rarement, très rarement, une vieille dame qui se fait agresser à la sortie du bureau de poste. On ne peut donc pas dire que les agents de la force publique soient surchargés de travail. Malgré cela, je dois reconnaître que cette fois, nos braves pandores ont tâché de faire le maximum. Enfin mollement, très mollement. Ils se sont rendus sur place, le chef Le Gorcec et l'adjudant Sébastiani, si je me souviens bien, pas vraiment la fine fleur de la brigade, je peux vous l'affirmer. Ils ont tourné autour du piano en prenant tout leur temps, ils ont noté les coordonnées des premières personnes arrivées sur place et alors que la plupart des badauds avaient déjà piétiné les lieux à qui mieux mieux, ils ont enfin songé à entourer la zone d'un rubalise. Pas très efficace pour découvrir des indices, vous en conviendrez...

- C'est tout ? fit Tanguy en réprimant un soupir de frustration. Et vous n'avez pas contacté la brigade de gendarmerie par après ?

Le journaliste d'Ouest-Aven prit un air confus avant de consulter ostensiblement sa montre en repoussant sa chaise...

- Ce bon vieux Legentil, fulmina le maréchal des logis-chef Le Gorcec lorsqu'il eut bien assimilé ce que venait de lui raconter Tanguy. Toujours aussi peu avare de compliments cette vieille fripouille. Sauf, bien sûr, lorsqu'il a besoin de nous. Alors là cet outre à ragots est tout miel tout sucre et avec des hauts-cris ne cesse de nous assaillir de demandes de renseignements. Une vrai teigne quand il s'y met, d'ailleurs...

Rasé de près, visage volontaire, Le Gorcec portait un léger bouc genre mousquetaire. Il y avait un côté vieille France chez lui, une espèce d'élégance un peu raide, mais on se rendait vite compte qu'il était passionné par son métier. Il posa les deux bras bien à plat sur son bureau, un espace tel que Tanguy en avait rarement vu, impersonnel et dépouillé, sans le moindre objet décoratif qui eût pu rappeler qu'il existait une vie en dehors des locaux austères de la gendarmerie.

Il passa la main dans ses cheveux blonds clairsemés et esquissa un sourire.

- Foin de Legentil et de ses médisances ! Vous êtes venu spécialement de Paris, monsieur le Trouadec, pour obtenir quelques éclaircissements sur cette histoire de piano. Je vais donc tenter de satisfaire votre curiosité... Sachez tout d'abord qu'au contraire de ce que vous a dit cette vieille baderne de journaliste, nous avons bien effectué des recherches, deux de mes hommes pas plus j'en conviens. Mais je ne pouvais vraiment pas faire mieux vu les

missions prioritaires qui nous sont assignées et les effectifs réduits qui me sont alloués. Il est vrai aussi que nous partions de rien : pas de coup de fil au sujet d'un Steinway ayant pris la poudre d'escampette, pas de témoins, pas de receleurs amateurs d'instruments de musique. Bref, une situation claire comme une bouteille à encre... Mes deux gars se sont décarcassés comme de beaux diables, ils ont contacté les restaurateurs, facteurs et fabricants de piano dans le Finistère et les départements voisins, ont rendu visite aux négociants en instruments de musique et aux présidents des sociétés musicales à trente kilomètres à la ronde, ont rencontré des professeurs de musique, des organistes et même des membres des chorales Avel Dro et Vocal'Ys... Tout ce qu'ils ont pu récolter ce sont les noms de cinq possesseurs potentiels de Steinway, 4 habitants de Plogoff même et la baronne de Cossé-Poinsard qui elle demeure en pleine cambrousse. Après que mes deux hommes aient eu pris contact, j'ai bien dû constater que nous n'étions pas plus avancés qu'avant et je leur ai assigné d'autres tâches... En regagnant son hôtel à pas lents, Tanguy fit un bilan rapide de ce qu'il avait appris lors de cette après-midi stérile. Il n'avait pas avancé d'un iota et bien que désireux de ne pas rentrer les mains vides à Paris, il ne voyait pas à quoi il pourrait consacrer sa journée du lendemain.

Des empreintes de roues filaient sur la lande en sinuant en direction des lambeaux de rubalise qui dansaient au vent. C'était bizarre : la veille, à aucun moment de leur entretien, le maréchal des logis-chef Le Gorcec n'avait évoqué la présence d'un quelconque véhicule sur les lieux. Se pouvait-il que tout le monde se soit monté le bourrichon avec ce piano baladeur et que la solution à cette troublante énigme ait été toujours bien apparente ?

Le jeune journaliste se laissa tomber sur les genoux. Les traces n'étaient vraiment pas récentes, de l'eau croupie stagnait au fond des ornières et les parois des sillons commençaient à se désagréger.

Tanguy déchanta bien vite lorsqu'après avoir suivi la piste sur une centaine de mètres, celle-ci obliqua soudainement en direction des falaises. En un seul instant, son hypothèse un tant soit peu tiré par les cheveux d'un quidam énervé par les sons discordants qu'il tirait de son Steinway et décidant de s'en débarrasser au plus vite en le balançant en pleine nature perdit toute consistance.

Il balaya la lande du regard et l'arrêta sur un amas de pierres couvertes de mousse. A deux pas, des boules brunâtres gisaient dans la poussière avec bien visible, une empreinte de sabot. Il posa délicatement le pied sur l'une des concrétions et elle se fendit en morceaux. Il pensa, sans en être vraiment certain, à des crottins de chevaux.

- Regardez ces deux empreintes : celle-ci est celle d'un cheval et celle-là, celle d'un camélidé. Vous voyez les différences...

Le biologiste abandonna l'écran des yeux et releva ses lunettes sur le front.

- L'empreinte que vous avez photographiée représente indubitablement celle d'un camélidé. Quant à savoir ce qu'un chameau pouvait venir faire en Bretagne...

Un piano baladeur, un chameau amateur de chouchen et puis quoi encore ? Un korrigan farceur, un dragon mélomane et pourquoi pas Merlin l'enchanteur de retour de Brocéliande ...

Au moment où Tanguy regagnait la rue, son portable sonna.

– C'est moi, fit Pierre d'Aubert, le rédacteur adjoint, et à sa voix, Tanguy comprit qu'il s'était passé quelque chose. Je voulais te dire que la femme de Constantini vient de m'appeler pour m'apprendre que son mari était mort d'un infarctus cette nuit... Faut que tu rentres, j'ai besoin de tout le monde sur le pont.

- Et mon enquête ? couina faiblement le jeune journaliste.

– Laisse tomber, de toute façon, c'est du grand n'importe quoi cette histoire de piano vagabond...

Et en guise de très long épilogue

Lorsque la baronne de Cossé-Poinsard regagna son manoir de Plogoff après un séjour de plusieurs mois sur le yacht de son amant, un excentrique milliardaire texan enrichi dans le pétrole et le commerce des armes, elle découvrit la porte principale ouverte aux quatre vents, le grand salon d'apparat vandalisé, la cuisine dans un désordre indescriptible et la cave à vin pillée.

La baronne qui n'avait peur de rien, sauf du Tout-puissant, et encore, grimpa aussi vite que son poids considérable et son cœur fatigué le permettaient, l'escalier de marbre qui enroulait ses volutes jusqu'à l'étage anciennement dévolu à la domesticité et parcourut les couloirs d'un pas de hussard à la recherche d'un éventuel intrus. Elle ouvrit les portes à toute volée, regarda sous les lits, explora les penderies et les garde-robes et dépitée, dut bientôt admettre que les vandales s'étaient envolés depuis longtemps.

Alors que la mort dans l'âme, elle allait abandonner ses infructueuses recherches, elle crut percevoir comme un discret bruit ronronnement mécanique qui provenait du débarras où l'on rangeait meubles en fin de vie et literie usagée. Téméraire comme les Cossé-Poinsard l'avaient été de tous temps, et parfois à leurs dépens, elle dépouilla un chevalier en armure de sa hallebarde et d'un coup d'épaule vigoureux défonça presque la porte avant de s'engouffrer

dans la pièce en mugissant le vieux cri des Cossé-Poinsard quand ils montaient à l'assaut « Tue, tue ! Et que vive et survive Plo... ». Eberluée, le dernier mot coincé dans la gorge, elle coupa net son élan, porta la main à ses yeux et ne put retenir un cri de surprise.

Sur une ottomane boiteuse aux couleurs passées, un homme aux fesses rebondies ronflait paisiblement. Elle s'approcha à pas de loup du bel endormi, eut subrepticement la tentation d'effleurer du bout des doigts le velouté de cette peau de lait comme l'amateur le fait d'une statue antique, se pencha en retenant son souffle et esquissa une grimace en reconnaissant le tatouage que le Beau au bois dormant arborait au bas du dos. C'était, elle ne pouvait en douter, le lion rampant à la queue fourchée qui rugissait noblement sur les armoiries des Cossé-Poinsard depuis la bataille de Marignan.

- Pierre-Auguste, mon petit, murmura-t-elle d'une voix ronronnante en secouant l'épaule de l'éphèbe, avec une douceur grand-maternelle. Pierre-Auguste, mon petit ange, il est temps de te lever.

L'adolescent ne manifestant d'aucune façon l'intention de sortir des bras de Morphée, la baronne dont la patience n'était pas la vertu primordiale, tapa impatiemment du pied sur le tapis de haute laine et telle une poissarde avinée s'élançant à l'assaut de la Bastille, beugla : « Cela suffit maintenant Pierre-Auguste, si dans les trente secondes vous ne me rejoignez pas dans le salon pour me donner des explications, je vous déshérite en faveur de votre cousin Norbert ! ».

Cette menace lancée sur un coup de tête était la seule issue qu'elle avait imaginée pour faire réagir son petit-fils. Les deux cousins, en effet, se détestaient cordialement depuis l'enfance et étaient toujours à deux doigts de se voler dans les plumes lors des réunions familiales.

S'en voulant de s'être ainsi emportée, la vieille dame ajouta tout aussitôt du ton que sa préceptrice adoptait quand soixante ans auparavant, la vieille fille acariâtre sermonnait le petit démon qu'elle pouvait être : « Je sais bien, mon trésor, que les murs de cette demeure ont vu bien des horreurs au cours des siècles écoulés, mais ce n'est pas une raison suffisante pour que vous descendiez aussi pauvrement vêtu. »

Le frêle jouvenceau entrouvrit paresseusement un œil, puis l'autre, bâilla à s'en décrocher les mâchoires et en découvrant l'ancêtre à son chevet, balbutia d'une voix ténue: « Grand-mère chérie, vous êtes déjà revenue, je ne vous attendais pas avant... ». Puis constatant qu'il était nu comme un vermisseau, le dernier des rejetons de la noble famille des Cossé-Poinsard s'empourpra comme coquelicot avant de porter vivement une main tremblotante à son sexe.

De retour au rez-de-chaussée, sa grand-mère fit hâtivement le tour des pièces pour inventorier les dommages. Elle ouvrit les vaisseliers sur des rangées de couverts et des empilements d'assiettes, buta sur sa boîte à bijoux qu'une main impatiente avait abandonnée sur le sol du salon mais dont le contenu lui apparut intact, vérifia les tiroirs de son secrétaire où rien à première vue ne semblait manquer et alla même jusqu'à compter les tableaux de maître et les céramiques qu'un Cossé-Poinsard, capitaine de corvette de son état dans la marine impériale, avait ramenées de Pékin après le sac du Palais d'été.

A part le frigo en grande partie vide, quelques éraflures sur le plancher, une nappe en damas couverte de graffitis, de bribes de poèmes, de cœurs percés de flèche et les murs de la cuisine maculés de taches de graisse, tout paraissait être comme à son départ. Pas de quoi donc alerter les forces de l'ordre, ces rustauds de gendarmes avec leurs gros souliers cloutés et leurs manières de soudard risquaient de faire bien plus de dégâts que les indésirables ayant eu l'outrecuidance de s'inviter au manoir en son absence.

En passant dans la salle de concert, elle chercha vainement du regard le Steinway que sa marraine, la vicomtesse de Clairon-Tonnerre lui avait offert pour ses douze ans et dont elle n'avait même jamais une seule fois effleuré les touches et fut vaguement étonnée, mais pas attristée pour un sou, de constater que l'encombrant instrument s'était volatilisé. Qu'on dérobe une flûte même traversière, un tambourin, une clarinette, à la limite un saxophone, elle pouvait le concevoir, mais qu'on porte son choix sur un piano de plus de deux cents kilos lui semblait relever de l'incompréhensible.

- Alors grand-mère, votre voyage aux Caraïbes s'est bien passé ?

Habillé du peignoir chamarré, cadeau pour le dernier Thanksgiving de son américaine de mère, cette petite dinde écervelée au lourd accent texan que son fils avait eu l'indécence de faire entrer dans la famille, son petit-fils, un sourire impertinent aux lèvres, était appuyé nonchalamment contre le montant de la porte et tirait nerveusement sur une cigarette informe. Il avait l'air d'un noceur éreinté avec son visage bouffi, ses yeux injectés de sang et ce gros bouton couleur café au lait qui agrémentait son menton.

La baronne eut envie de le gifler et de faire ainsi disparaître ce petit air satisfait, mais parvint à se contenir.

- Pierre-Auguste, pourriez-vous en quelques mots me narrer ce qui s'est passé en cette demeure pendant mon absence ?

L'adolescent leva les yeux vers le plafond, eut l'air un peu vexé, d'abord, mais finit par sourire ; il savait qu'il avait un sourire charmeur et il ne pouvait s'empêcher d'en user et d'en

abuser, c'était ainsi que plus petit, il se faisait pardonner lorsqu'il avait commis quelques peccadilles.

– Et bien, Pierre-Auguste, un petit peu de courage que diable ! Faute avouée est à moitié pardonnée, je vous l'ai assez souvent dit et répété...

- Et bin euh... Voilà...

Il passa sa main dans une chevelure qui aurait bien mérité un coup de peigne, grimaça un sourire contraint et s'effondra sur une chaise, la tête entre les mains.

Excédée par ces puérils atermoiements, la vieille dame tapa du pied comme le toréador face à la bête et agita un doigt menaçant en direction du bafouilleur.

- Pierre-Auguste, cela suffit ! Arrêtez donc tout de suite de bêler et de sourire niaisement, vous nous faites perdre notre temps...

- Vous me promettez de ne pas vous fâchez grand-mère...

Et en bonne-maman gâteau, elle promit comme elle l'avait toujours fait depuis que le dernier des Cossé-Poinsard était petit : elle était comme cela la terrible baronne, une bonne pâte sous des airs de dragon en jupon.

Ce fut long, ce fut pénible, il y eut des redites, des retours en arrière et bien des questions, mais de tout ce tohu-bohu, de tout ce méli-mélo de mots finit par émerger un semblant de clarté.

Quelques amis, copains et connaissances, au château, étaient venus. Ils avaient festoyé, ils avaient bu en abondance. Au soir venu, Pierre-Auguste terrassé par la dive bouteille, s'était écroulé sur un divan accueillant. Profitant de son état comateux, ses quelques amis, copains et connaissances avaient chargé le piano sur leurs larges épaules et dans la nuit qui sur eux s'était refermé, avaient emporté le Steinway. Le lendemain, dégrisés, ils avaient beaucoup ri de leur facétie, Pierre-Auguste un peu moins.

Des recherches, la petite bande avaient alors entrepris. Mais de cette folle nuit, bien peu de choses subsistaient. Tout ce qui leur restait comme vagues souvenirs étaient le battement des vagues sur une plage et le blatèrement guttural d'un chameau.

Un chameau ? s'étonna la baronne qui ne savait si elle devait rire ou pleurer de ces révélations.

- Tu te souviens, grand-mère, du petit cirque qui avait fait halte à Plogoff l'an dernier. Figure-toi qu'il était de retour à cette époque- là...

Et de piano, et de chameau, il ne fut plus jamais question au château de Plogoff.